

Le 21 octobre 2020, à Girardville

Cher.e.s membres du BAPE,

Si je tiens aujourd'hui à joindre ma voix aux opposants du projet de GNL, c'est pour vous faire part de ma déception de voir, qu'une fois de plus, nous ressentons la tentation collective de nous lancer dans une aventure économique incertaine aux conséquences environnementales les plus certaines.

Je ne peux y voir autre chose qu'un manque d'imagination à l'heure où, c'est une évidence, nous devons inventer d'autres modes de développement économique. Bien sûr, on me dira que les changements ne peuvent pas se faire d'un coup et que nous devons soutenir le modèle économique ancien en attendant qu'un nouveau voit le jour. Je suis né en 1979, mon âge est celui du premier sommet international sur le climat et je me sens gagné par l'impatience à mesure que les données sur notre bilan carbone et ses conséquences s'accumulent.

J'avais six ans quand Harlem Gro Brundtland, qui n'était pas une militante écologiste, mais la première ministre d'un État pétrolier, a réuni un comité qui a dessiné les contours d'un développement durable. Et le projet de GNL à l'évidence n'en est pas un. La vérité, c'est que ces grands projets chargés de doper l'économie pour dégager les ressources nécessaires à une transition promise ne font que détourner moyens et énergies. Ils ne les font pas avancer, ils les font reculer, tout le monde peut s'en apercevoir. Ne serait-ce que pour ça: je suis contre.

Je ne listerai pas ici les arguments permettant de soutenir un abandon du projet, d'autres plus instruits que moi l'auront déjà fait. Longtemps j'ai réfléchi à quelle pouvait être ma contribution au débat et j'ai décidé tout simplement de vous parler de mon immigration. Elle illustre à certains égards quelle peut-être la plus-value économique et sociale d'un milieu aussi beau que celui du Saguenay.

Je suis arrivé en 2006. La décision d'immigrer au Québec a été plus une opportunité qu'un projet. Ma conjointe et moi-même avons eu l'occasion de venir faire un stage ici et la seule chose que je savais du Québec, du moins la seule chose qui pouvait me donner envie d'y aller plus que toute autre destination, c'est le souvenir d'un article relatant une expédition sur le Saguenay.

J'ai travaillé pendant douze ans au nord du Lac Saint-Jean comme guide de plein-air et par chance, j'ai pu naviguer un peu sur cette rivière. Plusieurs fois, j'ai vu des baleines, des bélugas et tous ces paysages que vous connaissez. Et c'est aussi grâce au Fjord que j'ai pu gagner ma vie puisque si nombre de touristes français venaient par chez nous plutôt que, disons, en Finlande et au Yukon, c'est parce que ce Fjord, plus qu'autre chose, attestait des beautés naturelles du Québec.

J'imagine que des économistes opposés au projet auront pris soin de calculer la valeur économique de l'attractivité touristique du site, mais auront-ils pris en compte ma contribution économique?

Je suis aujourd'hui un modeste travailleur dans le communautaire, je n'ai pas un de ces salaires que promettent les promoteurs et qui permettent de booster la vente de détail, paraît-il. Reste que je suis un citoyen engagé, bénévole dans ma municipalité, impliqué dans le développement culturel de ma communauté, puisque je suis aussi écrivain professionnel. J'ai fondé une famille dans une de ces petites municipalités dont l'avenir est assombri par l'exode des jeunes. Je fais partie de ces gens, qui ne sont pas venus pour la promesse d'un emploi à cent milles, mais pour celle d'une vie bonne, au plus proche de nos milieux naturels. De ces gens qui ne partiront pas parce que des emplois mieux payés sont créés deux cent kilomètres plus loin.

Qui peut dire si je serais venu m'installer ici, si le Fjord avait été traversé par des bateaux gigantesques, promettant l'avenir économique à une région, tout en transportant une énergie du passé?

Je vous souhaite de belles délibérations et à la fin, un avis éclairé,

Julien Gravelle